

souvent réduite à faire main-basse sur la succession de sa devancière; elle vendait ou engageait à des juifs les riches étoffes dont elle avait trouvé les coffres de Mathilde remplis.

Un jour elle trouva dans la toilette de la défunte un écrin bien garni. Des bagues, des bracelets, des agrafes, éblouirent ses regards. Elle examinait cette riche trouvaille et calculait combien elle pourrait lui rapporter. Au milieu de tous ces bijoux, la boîte de bois, don de la Naiade, frappa sa vue. Elle l'examina pendant longtemps sans deviner ce que ce pouvait être; en vain elle essaya de l'ouvrir, l'humidité avait gonflé le bois. Elle la pesa dans sa main et la trouva aussi légère qu'une noix creuse: elle crut donc que c'était un étui de bague vide, et comme elle ne savait qu'en faire, elle la jeta par la fenêtre.

La petite Mathilde était dans ce moment assise dans le jardin où elle jouait avec sa poupée. Lorsqu'elle vit rouler la pomme de bois sur le sable, elle courut prendre le nouveau jouet, et en le saisissant elle sentit une joie aussi vive que celle qu'avait éprouvée sa belle-mère en découvrant les diamants.

Quelque temps après, la nourrice eut la fantaisie de prendre le frais près de la fontaine. Vers l'heure des vèpres, l'enfant demanda son goûter que la bonne avait oublié d'emporter. Ne voulant pas retourner au château pour l'aller chercher, elle entra dans le bois pour cueillir quelques poignées de fraises. Pendant ce temps la petite Mathilde, en jouant avec sa pomme de bois, la lançait de côté et d'autre, et finit par la jeter dans la fontaine. A l'instant parut une jeune dame belle comme un ange. L'enfant effrayée par cette apparition, crut voir sa belle-mère, qui, toutes les fois qu'elle la trouvait sur son chemin, ne manquait jamais de la gronder. Mais la Nymphé lui adressa au contraire des paroles flatteuses. Ne crains rien, mon enfant, lui dit-elle; je suis ta marraine; viens dans mes bras. Voici ton jouet qui est tombé dans la fontaine. La petite s'approcha d'elle, elle la serra contre son sein, la couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes. Pauvre orpheline, s'écria-t-elle, j'ai promis de te servir de mère, je tiendrai ma parole. Viens me voir souvent, tu me trouveras toujours près de la grotte; pour m'y appeler, tu n'as qu'à jeter un caillou dans la fontaine. Conserve soigneusement ta pomme de bois et n'en fais plus un jouet, de crainte de la perdre; un jour elle te procurera l'accomplissement de trois souhaits. La Nymphé donna encore à l'enfant quelques instructions à portée de son âge; la nourrice revint, et la naiade disparut.

La petite ne dit pas un mot à sa nourrice de l'apparition de sa marraine. A peine rentrée elle demanda une aiguille et du fil, et se mit à coudre sa pomme de bois dans la doublure de sa robe. Elle ne pensait qu'à la Nymphé de la fontaine, et toutes les fois que le temps le permettait, elle demandait à se promener du côté de la grotte. La nourrice ne savait rien refuser au ton caressant dont l'enfant lui faisait ses demandes; et comme la fontaine avait été le lieu favori de sa mère, elle crut que cette prédilection était héréditaire. Lorsque la petite Mathilde se trouvait près de la grotte, elle ne manquait jamais de prétextes pour écarter sa bonne, et à peine celle-ci était-elle éloignée, que la pierre tombait dans la fontaine, et que la belle naiade se trouvait près de sa filleule.

Au bout de quelques années, les charmes de la jeune orpheline se développèrent, mais ses attraits étaient envelelés dans la solitude. Mathilde ne vivait qu'au milieu des domestiques; pendant que

sa belle-mère brillait à un splendide festin, elle était confinée dans son étroite cellule; où elle s'occupait d'utiles travaux; mais le soir veu, elle trouvait dans la société de la naiade un ample dédommagement de l'uniformité de la journée. La Nymphé était non seulement son amie et sa compagne, mais aussi son institutrice; elle lui donna mille talents; et la forma en tout sur le modèle de sa vertueuse mère.

Un jour elle parut redoubler de tendresse pour l'aimable Mathilde. Elle la serra dans ses bras, pencha sa tête sur son épaule, et parut si affligée, que sa tristesse gagna Mathilde qui laissa tomber quelques larmes sur la main de sa nourrice. Cette sympathie augmenta encore la mélancolie de la Nymphé: Mon enfant, dit-elle avec l'accent de la douleur, tu pleures et tu ignores pourquoi; mais tes larmes sont un pressentiment des malheurs qui t'attendent. Le château de la montagne est à la veille d'éprouver un grand changement: avant que le moissonneur aigüise sa faux, et que le vent passe sur l'éteule, il ne sera plus qu'une ruine inhabitée. Le soir où les servantes se rendront à ma fontaine pour puiser de l'eau, et rentreront avec leurs cruches vides, tu dois t'attendre à quelque grand malheur. Conserve soigneusement la pomme de bois qui doit te procurer l'accomplissement de trois vœux, et formes-les avec sagesse! Nous ne nous reverrons plus à cette place. La Naiade informa encore Mathilde de quelques propriétés magiques de sa pomme afin qu'elle pût en tirer parti au besoin; les sanglots étouffaient sa voix, et elle disparut pour ne plus se montrer.

Un jour, pendant la moisson du froment, les servantes du château rentrèrent avec leurs cruches vides: elles étaient pâles et tremblaient de tous leurs membres, comme si une violente fièvre les eût agitées; elles rapportèrent que la femme blanche était assise près de la fontaine, se tordant les mains et proférant des lamentations, et qui, ajoutèrent-elles, était le présage de quelque malheur. Les cavaliers et les écuyers se moquèrent de la frayeur des servantes. Quelques-uns d'entre eux sortirent du château pour s'assurer du fait, ils virent la femme blanche; mais pour ne pas encourir le reproche d'avoir cédé à la peur, ils s'approchèrent de la fontaine: lorsqu'ils y arrivèrent la Nymphé avait disparu; cette apparition fournit le sujet de bien des commentaires, mais personne n'en devina le pronostic, qui était seulement connu de Mathilde: elle garda un profond silence; car la Nymphé lui avait recommandé le secret. Plongée dans l'affliction, elle était assise seule dans sa chambre, attendant avec anxiété les événements qui se préparaient.

Wackermann ne possédait son château qu'à titre de fief; les courses qu'il faisait ne pouvaient suffire aux folles dépenses de sa femme; les jours où il ne montait pas à cheval pour battre la campagne, elle avait soin de préparer quelque festin auquel elle invitait les camarades et les amis de son mari; elle l'étourdissait ainsi par les plaisirs. Lorsqu'on manquait au château de vivres ou d'argent, les voitures de Jacques Fugger ou les riches transports des Vénitiens étaient la proie que Wackermann allait enlever sur les routes. Le congrès général de la Suabe, las enfin de faire au chevalier d'inutiles remontrances sur ses brigandages, résolut sa perte. Avant qu'il fût persuadé que les menaces qu'on lui faisait étaient sérieuses, les bannières des villes fédérées flottèrent autour de son château. Les bombardes ébranlèrent ses bastions, les arbalétriers firent pleuvoir une grêle de flèches sur ses murs. Une flèche pénétra à